

NOUVELLE CONCEPTION DE L'HISTOIRE

Par Abdelaziz BENABDALLAH

Revue : AL- QODS - ANNEE 1981-N° 2

Pages : 5-6-7

Une pléiade d'annalistes, de chroniqueurs et d'historiens arabes et européens avaient participé à l'élaboration de documents, présentant un intérêt capital, pour une conception comparée, intelligente de certaines données de notre histoire.

Mais, ces textes plus ou moins originaux, reflètent-ils toujours la réalité historique ?

Si on essayait de compiler des brochures prises au hasard, on constaterait que, soit par excès de zèle, soit par manque de critique, certains esprits avaient créé des légendes dorées étoffées d'illustrations pompeuses alors que d'autres s'étaient livrés à des dénigrement parfois systématiques. Une conception adéquate et réaliste de notre histoire nécessite donc une refonte générale à laquelle on devra procéder avec toute la rigueur et l'objectivité de la méthode critique moderne.

A l'image de Cicéron qui ne permettait aucune fausseté et ne reculait devant aucune vérité, les historiens arabes et occidentaux sont généralement intègres. Ils font souvent preuve d'une impartialité exempte de tout préjugé. D'éminents Orientalistes ont essayé d'analyser les grands courants de l'histoire des Arabes, les aspects multiples de leurs civilisations et les symbioses qui se sont réalisées par et à travers le génie arabe. Le sens musulman de l'Isnad (chaîne de transmission qui authentifie tout rapport ou communication), et la tradition rationnelle qui est le trait essentiel de l'esprit scientifique ont été le meilleur régulateur des sursauts de passions. L'objectivité est une vertu essentielle chez un historien ; il est vrai qu'objectivité ne veut pas dire traditionnalisme conformiste ni absence d'esprit critique, mais seulement inspiration rigoureuse des faits, doublée le cas échéant, d'interprétations élaborées en fonction de données réelles et d'axiomes bien entendus. L'équation personnelle qui constitue, déjà, un prisme déformateur, est souvent aggravée par des appréciations aberrantes toujours dangereuses, quelles que soient la sincérité et la bonne foi de l'agent promoteur.

L'omission de la vérité est quand elle est sciemment commise, aussi délictuelle qu'une tentative en vue de la travestir, consistant entre autres, à vider une idée de sa substance, avant de la lancer ou la faire cadrer de considérations inadéquates qui l'annihilent ou la sapent à la base.

Les idées préconçues déroutent l'historien ; et s'il est un préjugé qui dénature la réalité historique, c'est bien le préjugé politique qui, se référant, parfois inconsciemment, à une sorte de raison d'Etat ou à d'autres impératifs non moins catégoriques, prétend édifier un dirigisme factice. Certaines œuvres de commande élaborées par des historiens amateurs à l'intention de princes mécènes en sont les reflets. Cette ingérence intéressée donne lieu à une « histoire dirigée » où se retrouvent les mêmes refrains et qui tente d'attaquer le révolu pour lui imprimer, à l'encontre du bon sens et de la nature intrinsèque des choses, une orientation rétrospective fortement déviée. Certains ont voulu voir dans les derniers siècles, le reflet sinon le portait exact de tout un passé. Il serait nécessaire, dans ce cas, de recourir à un travail de comparaison mentale, pour redresser certains torts, faire éclater les syllogismes, fruits s'idées préconçues ou de généralisations hâtives, à partir de quelques faits épars dans la masse

historique. Mais ce travail n'est malheureusement pas à la portée de tout le monde. C'est là où réside le danger des brochures concises qui, sous prétexte de faire une brève synthèse, vide l'histoire de ses meilleures recettes. Les risques sont moindres, quand il s'agit d'ouvrages substantiels qui, tout en forçant l'interprétation subjective des données de l'histoire, sont amenés à en faire, même partiellement, état.

Quand, dans l'orientation du jugement, le travail brusqué de la pensée se double de partis pris plus ou moins systématiques, on aboutit à des contradictions édifiantes. Une âme noble et un esprit intègre réagissent contre toute atteinte, si inconsciente soit elle, à la vérité historique ; l'historien conscient de sa mission, ne saurait stigmatiser une race au profit d'une autre. Quand nous voyons un RENAN flatter l'Arabe aux dépens du berbère et du turc et affirmer que la décadence de l'islam commença au moment où il est tombé aux mains « grossières », nous éprouvons le pénible sentiment de voir commettre une injustice ; car les causes de cette désintégration de la communauté islamique sont multiples et souvent moins superficielles qu'on ne le pense. Le lecteur serait tiraillé entre deux extrêmes, s'il lisait en même temps, E.F.GAUTHIER qui soutient par contre, que la civilisation musulmane se développa au moment où l'arabe disparut de la scène militaire et politique.

C'est pourquoi une refonte générale des données de l'histoire s'avère indispensable, si on essaie d'illustrer, par des exemples, les appréciations, contradictoires, de certains faits historiques, on se rend bien compte jusqu'à quel point le lecteur profane est dérouté :

Les historiens qui ont « philosophé » l'histoire maghrébine par exemple, ont vu, dans les sursauts qui animaient périodiquement le Maghreb les uns, un signe de vitalité naturelle chez une nation jeune, en plein épanouissement et un élan compréhensible vers la réalisation de l'Être national ; d'autres y voient, une « poussée religio- économique » ou interviennent des « passions de clan ». La participation massive des berbères à l'expansion de l'islam est due, pour certains, à « un caractère nettement belliqueux et au désir de pillage » ; pour d'autres, elle est due à des « motifs religieux ».d'aucuns attribuent le succès des grandes expéditions almohades au fait que le Maroc n'était pas atteint par les dévastations hilaliennes qui ont ruiné le reste de l'Afrique du Nord. Le soulèvement des berbères contre leurs nouveaux maîtres arabes, au premier siècle de l'hégire, est interprété ici comme une rébellion contre l'étranger, là comme une réaction, au nom de l'islam à l'encontre d'une poignée d'Orientaux égoïstes qui, défiant ostensiblement la démocratie simpliste de l'islam, menaient un pompeux train de vie, sans se soucier de la misère du Peuple.

Il y a parfois du vrai dans les allégations qui sont ou qui semblent contradictoires ; le fait serait normal s'il concernait seulement quelques aspects de notre histoire. Les contradictions en touchent parfois le fond même et en faussent partant la conception générale.

Le sens critique est indispensable, mais il faut se garder de le confondre avec un non-conformisme systématique. Il est dangereux de forcer la méthode inductive au dépens des sources naturelles de l'histoire. Il y a des atouts « auxiliaires » dont les historiens modernes n'usent qu'en second plan et faute de textes précis. On ne doit pas rejeter, par parti pris, toutes les attestations des grands historiens musulmans, sous prétexte comme dit M.TRRASSE que « tous ces historiens du XIV^{ème} siècle et bien entendu les auteurs plus récents qui ne font que les répéter et les simplifier, nous donnent une légende dorée que, sans méfiance, presque tous les auteurs français qui ont écrit l'histoire ont recueillie et consolidée ». Certes, beaucoup d'autres n'ont pas toujours su approfondir la critique des textes, car les historiens « professionnels » comme IBN KHALDOUNE étaient rares au Maghreb. Il serait cependant injuste et dangereux de généraliser.

Loin d'avoir toujours élaboré une légende dorée, plusieurs historiens de la pensée islamique ont souvent esquissé un tableau sombre, là où ils auraient pu s'étendre, à juste titre, sur les brillants aspects de notre civilisation.

Gsell fait remarquer que l'histoire de quelques pays musulmans comme le Maroc telle que la présentaient nos anciens auteurs n'est « qu'une suite de tueries, se déroulant avec une rebutante monotonie sur des scènes étriquées ». L'éminent professeur André JULIEN a parfois essayé d'y remédier, par des recoupements et des emprunts puisés dans des chroniques étrangères. Il a pu ainsi mettre en relief certaines des gloires négligées par nos propres auteurs.

C'est donc là autant de facteurs qui démontrent l'opportunité sinon la nécessité d'une « révision des manuels scolaires d'histoire de l'Afrique du Monde arabo-islamique et une amélioration du matériel pédagogique pour contribuer à une meilleure compréhension mutuelle entre l'islam et l'Occident ». Cet heureux projet accepté en priorité par la conférence constitutive d'islam et Occident » (Genève, 3-6 octobre 1979), est digne d'intérêt ; car il préconise l'adoption d'un ensemble de principes régulateurs qui sont de nature à saper, à la base, les causes néfastes de ce « déséquilibre général » dont souffrent nos manuels scolaires et qui handicape tout rapprochement affectif et effectif entre l'islam et l'Occident.